

ALGÉRIE MON ALGIE

De Franck Garot

C'était pendant une nuit. Réveillé par une douleur intense à la joue. Trois heures du matin et cette douleur insoutenable vingt minutes durant. Il m'était impossible de rester allongé. Je me levai et allai dans le cabinet de toilette. L'interrupteur pressé, l'ampoule généra une lumière violente qui donna un coup de fouet à la douleur. Le miroir de l'armoire à pharmacie me renvoya un visage déformé par cette douleur mais je ne vis aucune rougeur. J'ouvris la porte de l'armoire afin de faire disparaître ce visage inquiétant. Un tube d'aspirine était le seul médicament en ma possession. Il trônait, solitaire, sur l'étagère en verre. Je laissai la salle de bains éclairée et retournai dans la pièce principale vers le coin cuisine avec le tube. Verre, robinet, eau. Une aspirine, puis deux, et tout est revenu dans l'ordre, lentement. J'ouvris légèrement le rideau de l'unique fenêtre de mon logement et regardai dehors. La fenêtre donnait sur les rails d'une gare de triage. Des ouvriers travaillaient de nuit sous la lumière artificielle des projecteurs afin que le transport des usagers

ne soit pas perturbé pendant la journée. Ils s'activaient dans le calme et le froid de cette dernière nuit de février. J'allumai une cigarette en les observant et je me dis que dans quelques heures ce serait mon tour de trimer. Je ne sentais plus le mal de tête. Je décidai de retourner me coucher. Seulement, je ne pus me rendormir. Ma nuit était finie.

Je dormais peu ces derniers mois. Depuis mon arrivée en France, les fantômes venaient hanter mon sommeil. Malik, Karim, Abdel, Rachid, Moustafa, mes amis, ma famille, tombés les uns après les autres. Qui tuait qui ? En quel nom ? Je cherche encore. Algérie mon pays, j'ai si mal.

Je passai le reste de la nuit les yeux ouverts. Et des visages, des figures défilaient, kaléidoscope de martyrs sur les murs de mon studio. L'ampoule de la salle de bains brûlait toujours et posait sur les objets et les meubles de la pièce un maigre filet de lumière qui laissait deviner le peu que je possédais : un cendrier Suze pour mon vice, quelques livres pour mon âme, un sac de voyage avec le nécessaire pour un départ précipité.

J'avais échoué dans ce foyer de la proche banlieue en janvier après avoir logé quelque temps chez un grand-oncle, puis chez des cousins. Je n'avais pas voulu rester trop longtemps pour ne pas abuser de leur hospitalité. Ils vivaient leur petite vie d'immigrés

intégrés, s'accommodaient de leur sort, de leurs petits revenus ; ils acceptaient aussi, sans réagir, les petites humiliations quotidiennes du racisme ordinaire. J'enviais leur sagesse, ils avaient peu ici, cependant bien plus que là-bas. Je me plaisais chez eux mais je ne voulais pas les déranger davantage par ma présence. Les laisser fut difficile. Comment cela, partir ? Tu n'es pas bien chez nous ? On va dire qu'on ne sait pas accueillir la famille ? Ce fut dur mais je pense qu'ils sont mieux à présent. Quant à moi, je me retrouvai dans un studio de ce foyer, où se côtoyait une population hétéroclite qui partageait la même solitude : des travailleurs comme moi, mais aussi des étudiants étrangers, des femmes en détresse. Chacun s'appliquait à ne pas se mêler aux autres groupes. Je ne connaissais guère que deux ou trois ouvriers avec lesquels on échangeait des informations sur les chantiers ; parfois on buvait le thé ensemble. Les relations n'allaient pas plus loin. Personne ne le souhaitait d'ailleurs.

La deuxième crise arriva trois jours plus tard, un soir vers vingt et une heures. Même scénario, douleur insoutenable, aspirine, douleur apaisée. Seulement, les jours qui suivirent furent semblables, tous les soirs après les infos, une sacrée violence dans ma tête. Ces crises me perturbaient ; je ne comprenais pas. J'avais aussi beaucoup de difficultés pour m'endormir et quand j'y parvenais, je dormais

mal. La fatigue s'accumulait. Et l'effet de l'aspirine commençait à diminuer. J'avais mal en haut de la joue gauche, près de l'orbite ; je pensais avoir une rage de dents. Après une semaine de souffrances, n'y tenant plus, j'allai consulter à la Pitié Salpêtrière, aux urgences dentaires. Ce n'était pas simple car je n'avais pas de papiers en règle. Travailleur immigré, sans-papiers, comme vous voulez. Bref, j'ai dû demander à un des rares résidents du foyer que je fréquentais, Didouche, de me louer ses cartes de sécu et d'identité. Cinquante francs par utilisation, c'était le tarif en 1996. Je n'avais pas le choix, je ne pouvais pas prendre le risque de me retrouver dans un avion pour un retour au pays. Des employés trop zélés, on en trouvait partout, surtout depuis les attentats qui avaient fait dix morts ces derniers mois.

Je me rendis à l'hôpital. Il fallut attendre. Longtemps. Beaucoup tenaient leur joue gonflée, énorme, les yeux brillants de douleur. Je voyais défiler les malades et les blessés dans la salle d'attente, un hall d'attente plutôt ; avec des ascenseurs d'où sortaient les usagers hospitalisés qui allaient à l'extérieur du bâtiment fumer leur cigarette. On n'échange pas de mots ici. Juste des regards. Chacun se mure dans le silence pour ne pas montrer sa souffrance. En France, on appelle cela de la pudeur. Des cris, des râles résonnaient tout de même dans les couloirs. Mais le hall était calme.

Seuls les yeux parlaient, devenaient interrogatifs et essayaient de deviner les maux des uns et des autres ; ou se faisaient inquisiteurs sur les blessés et cherchaient à comprendre comment celui-ci avait réussi à se casser le bras ou le nez. Ce brouhaha de regards devenait oppressant. Comme le mien fuyait, je devenais suspect. Je décidai de sortir fumer une cigarette. Dans une situation comme la mienne, il faut se fondre dans l'indifférence des autres et ces regards interrogatifs ne me convenaient pas. La vigilance est de mise pour les clandestins. J'avais quitté ma terre comme un voleur. Dans cet exil, chaque seconde comportait un risque. Algérie ma douleur, je te fuis encore.

Dehors, un rideau de brume était tombé avec le froid, visible à chaque respiration. Je commençai à fumer pour me détendre et me réchauffer. J'allumais chaque cigarette avec la précédente. Des centaines de degrés de la combustion, combien en restait-il dans la fumée qui entrait dans mes poumons ? Très peu. Quelle était la température des particules qui tapissaient mes bronches ? Je grelottais. Le paquet était fini. Un café eût été le bienvenu. Après que j'eus fumé mes cigarettes sous cette lune de mars, je revins attendre avec les autres patients. Ce fut enfin mon tour. Un dentiste inspecta ma bouche. Il ne trouva rien d'anormal et me renvoya chez moi.

– Allez voir un confrère demain, il faudrait faire une radio panoramique car là, je ne vois rien. Et ici à la Pitié, pendant la nuit nos appareils ne sont pas disponibles.

Je rentrai donc bredouille au foyer. Cela devenait compliqué : dentiste, radio panoramique. J'abandonnai. J'irais voir le docteur Hadj. Il m'aiderait sûrement, lui.

Le docteur Hadj était originaire d'un village voisin du mien en Algérie. Il jonglait habilement entre ses devoirs vis-à-vis de la Sécurité Sociale et ceux liés à son appartenance à une communauté immigrée, meurtrie et souvent précaire. J'allai le voir un samedi, deux jours après la Pitié. Il recevait sans rendez-vous ; il fallut encore attendre mais je me sentais plus à l'aise dans cette salle d'attente parmi mes compatriotes qu'à l'hôpital. Il m'accueillit avec bienveillance et me demanda des nouvelles de mes parents et de quelques connaissances qu'il avait perdues de vue. La piste des dents ne lui sembla pas la bonne. Peut-être le stress.

– Beaucoup de jeunes, comme toi, vivent mal l'éloignement des leurs et une situation instable. Les migraines sont fréquentes. Ceci dit, jamais avec une telle régularité. Ni une telle intensité.

Il me donna des échantillons de médicaments plus forts que l'aspirine, plus *dosés*. Son cabinet était d'ailleurs une vraie

pharmacie. Plutôt que des séminaires à Marrakech, La Valette ou Faro, il obtenait des visiteurs médicaux de quoi soigner les patients comme moi, en échange de prescriptions pour les autres, les assurés. Je le remerciai et revins au foyer gonflé d'espoir et les poches pleines de gélules de toutes sortes, de toutes tailles et de toutes les couleurs. Les crises continuèrent et les médicaments ne furent pas aussi efficaces que je l'avais espéré. Ils calmaient certes un peu le mal de tête mais aucunement cet aiguillon qu'on enfonçait dans mon œil gauche au faîte de la douleur.

Avec le recul de ces trois semaines, je pouvais faire une description précise du mal qui me rongait. Les crises étaient régulières, elles arrivaient vers vingt et une heures. Cela commençait par un mal de tête, une migraine qui me serrait le cerveau dans un étau. Après quelques minutes de ce supplice, qui n'était somme toute que les prémices, la vraie douleur arrivait, insidieuse, par des petits picotements au fond de mon œil gauche, puis subitement elle devenait constante et gagnait en intensité jusqu'au paroxysme pendant vingt, trente minutes, parfois une heure. Mon œil larmoyait, puis je pleurais des deux yeux. Dans ces moments-là, je croyais mourir. D'ailleurs je souhaitais mourir, taper ma tête contre les murs, ou bien me jeter par la fenêtre, peu importe, je voulais que cela cesse ! Ensuite, la douleur partait progressivement et assez

rapidement. La migraine persistait un peu. Cependant, je ne saurais dire si le mal continuait ou si mon cerveau n'était pas tout simplement encore endolori par la crise et son étau.

Le docteur Hadj m'avait parlé de stress. Et en effet, il se trouvait que les crises correspondaient en général à la fin du journal de vingt heures. L'Algérie était dans la terreur à cette époque ; on annonçait aux infos des massacres, des embuscades, des faux barrages et chaque jour la liste des martyrs s'allongeait. On tuait pour diverses raisons : une parcelle que convoitait un voisin grand propriétaire terrien, une promesse de mariage non tenue, la jalousie ; dans ces moments, aucun remords : le terrorisme comme un alibi parfait. Jamais nous ne saurons quelle était la part de la « guerre sainte » et celle des règlements de compte. Comme dans toute terreur. De France, on avait plutôt l'image d'une guerre civile. Et puis on s'intéressait davantage au risque d'attentats à Paris. La relation était évidente pour moi, les mauvaises nouvelles de mon pays déclenchaient mes crises. Algérie ma patrie, tu me fais souffrir.

Le reste de la journée, le mal me laissait en paix. Mes collègues ne pouvaient imaginer que je passerais la soirée à l'agonie. Heureusement car le travail ne manquait pas sur les chantiers. Mon diplôme de Sciences Économiques obtenu à Alger ne me servait à rien. Je portais des agglos, montais des échafaudages ; des activités

qui laissaient peu de place à l'introspection. Je voyais peu de monde pour éviter les ennuis. J'allais de temps en temps voir Didouche dans son studio, où l'on partageait le thé en parlant du pays. Il avait croisé mes cousins Noureddine et Yacine ici à Paris. Ils n'étaient pas restés bien longtemps en France. Ils avaient vite opté pour Londres. Didouche me demandait souvent si j'avais de leurs nouvelles. Je n'osais pas lui avouer avoir volontairement coupé le contact avec eux car leurs fréquentations m'insupportaient ; le genre d'amis qui mettaient notre pays à feu et à sang. Je savais trop bien pourquoi ils avaient émigré en Angleterre. Les milieux islamistes étaient moins surveillés. Je pensais que Didouche leur avait peut-être prêté de l'argent ce qui expliquait son intérêt pour les retrouver. Je préférais ne pas m'étendre sur leur compte.

Le ciel était couvert ce dimanche. J'allai rendre visite à mon grand-oncle Ismaël, celui qui m'avait accueilli à mon arrivée. Je vivais en France depuis six mois déjà. J'envoyais tous les mois de l'argent à mes parents et j'avais gardé sur ce qui me restait pour vivre de quoi lui acheter un cadeau : un tapis de prière. Je souhaitais le remercier de son accueil. Je retrouvai donc Ismaël pour le déjeuner. Le bus me déposa à midi dix au pied de son immeuble. Après les embrassades habituelles, les nouvelles des uns et des

autres, et les remerciements pour le cadeau, on passa à table où sa fille nous servit des plats du pays. Se retrouver ainsi en famille, même éloignée – il y avait Ismaël, sa fille Yasmine et son mari ainsi que leurs deux enfants –, me réchauffait le cœur. Le déjeuner terminé, Yasmine apporta le thé au salon et retourna s'affairer dans la cuisine avec les enfants. Nous discutâmes entre hommes et l'on en vint à aborder la situation du pays. Les choses allaient de mal en pis. Cela semblait sans issue. Ismaël avait connu les « événements d'Algérie » comme on nommait pudiquement la guerre et savait de quoi était capable le genre humain.

– J'ai vu les viols, la torture, les familles égorgées. J'ai entendu les bombes, les râles. Tu sais, à l'époque, le chaos régnait partout, dans tous les camps. Et on dit de nos jours que tout cela se justifiait par les essais nucléaires que la France voulait terminer dans le désert avant l'indépendance...

Jamais on ne m'avait parlé de ces horreurs. Il continua :

– Les jeunes d'aujourd'hui n'étaient pas nés à l'époque. Que crois-tu qu'ils font ? Le même bain de sang ! Les raisons sont différentes bien sûr ; mais c'est le même résultat : on provoque les mêmes malheurs, la même misère...

Sa voix tremblait et il ne pouvait contenir ses larmes. Nous nous quittâmes sur ce constat sombre.

Les contrôles d'identité étant trop nombreux dans le métro, je prenais toujours le bus pour les longs trajets comme celui-ci. Il commença à pleuvoir alors que j'attendais à l'arrêt situé en face de l'immeuble d'Ismaël. Je le vis derrière sa fenêtre. Il me fit un signe de la main quand je montai dans le bus. Il y avait six personnes tout au plus. Le trajet était long mais direct. Les nuages avaient assombri le ciel, comme si la nuit tombait. La pluie striait les vitres. Je repensais à tout ce que j'avais entendu dans la journée lorsqu'une crise se manifesta. Terrible. Nous roulions sur une avenue déserte balayée par la pluie qui charriait des paquets de cigarettes, des mouchoirs et des papiers gras vers les égouts. Mon visage offrait le même déluge avec des larmes que je ne pouvais arrêter. Il se déformait atrocement, si bien qu'un passager s'en inquiéta :

– Monsieur, ça va ?

Je fis signe que oui, ça allait, sans espoir de le convaincre car j'imaginai mes grimaces. Je me levai pour demander l'arrêt suivant. Je titubais en rejoignant la porte arrière. Puis je tombai sur une banquette. Le passager alla informer le machiniste que j'avais un malaise. Ce dernier décida de s'arrêter et appela le terminus. Je protestai comme je pus, indiquant mollement que j'allais bien. Je ne voulais pas que l'on m'aide. Je ne voulais pas qu'on appelle les pompiers ou la police. Je voulais qu'on me fiche la paix. Mais les

usagers se pressaient autour de moi. Ils me posaient des questions que je n'entendais pas. J'étais sourd à toute bienveillance : je voulais partir. Le conducteur ouvrit enfin les portes. Je me redressai, écartai tout le monde sans ménagement et descendis. Je me mis à courir, aussi vite que possible, l'âme blessée, sous cette pluie battante. Mes vêtements trempés rendaient ma course plus pénible encore. Je courais à perdre haleine. J'aurais pu courir ainsi jusqu'à mon village, en Algérie. Rien ne m'importait sinon la fuite. Pourquoi serai-je toujours un clandestin ? Avais-je mérité tant de souffrance ? Algérie mon âme, pourquoi tant d'acharnement ?

Les semaines passaient, toujours rythmées par les crises. Je me demandais si ce n'était pas le châtement pour avoir abandonné les miens. L'exil avait nourri des espoirs de vie meilleure. Seulement ces espoirs s'éloignaient au fur et à mesure que le mal s'installait. J'étais cassé, possédé, puni. Un soir en rentrant du chantier, je trouvai un mot laissé par le gardien. Le docteur Hadj me demandait de le rappeler au plus tôt, il avait même donné le numéro de son domicile. Je pensai tout de suite qu'il était arrivé quelque chose à mes parents et qu'il voulait m'en informer. J'appelai sur-le-champ. Il me rassura dès qu'il put placer un mot sur mon flot de questions. Cela ne concernait pas ma famille.

– J’ai lu un article dans un magazine médical concernant une maladie qui correspond exactement à tes symptômes : l’algie vasculaire de la face. C’est assez rare mais connu depuis quelques années déjà. Un laboratoire étranger met en place une campagne de validation en vue du lancement d’un médicament très efficace. Passe me voir demain ; on en discutera.

Ce soir-là, on ne parla pas de mon pays pendant les infos et aucune crise ne se manifesta. Je retardais le moment de me coucher pour profiter de cette accalmie. Je suis resté dans la salle télé jusqu’à tard dans la nuit. Le journal de minuit confirma la trêve dans mon pays. Algérie mon algie, est-ce l’espoir qui pointe ?

Le docteur Hadj s’occupa des formalités avec les représentants du laboratoire. Ces derniers étaient trop heureux de trouver un cobaye. Les risques semblaient faibles puisque le traitement se vendait déjà dans d’autres pays. Il consistait à utiliser deux médicaments : des comprimés contre l’hypertension en traitement de fond, couplés à des piqûres au moment des crises. L’effet fut impressionnant dès la première injection. La piqûre arrêta net la douleur. Une fois le produit sous la peau – généralement celle de la cuisse –, il me fallait attendre quelques dizaines de secondes pour qu’il atteigne ma tête. La sensation était étrange, le produit arrivait par la nuque et progressivement se propageait sur le cerveau,

un peu comme si des milliers de fourmis prenaient d'assaut mon crâne. Ensuite, j'avais la gorge nouée, je restais quelques instants sonné avant de réaliser que ma douleur oculaire ne s'était pas manifestée. Dix jours suffirent pour faire disparaître ces crises que j'avais subies pendant plus de deux mois. Algérie mon algie, es-tu guérie ?

Le traitement avait particulièrement bien marché sur moi. Le laboratoire voulait absolument continuer de me suivre, analyser des éventuels effets secondaires. L'autorisation pour la commercialisation du médicament en dépendait. Comme je courais chaque jour le risque d'une expulsion, le laboratoire prit ma situation en main : on me trouva un emploi et je fus régularisé en un temps record. Souffrir comme j'avais pu souffrir, était-ce le prix à payer pour que l'on m'accepte dans ce pays ? L'Algérie retrouvait un peu de calme. Même si les problèmes demeuraient – comme la misère ou le chômage –, le chaos et la peur faisaient timidement place à l'espoir, sentiment mêlé à celui de gâchis ; la paix restait fragile dans mon pays et les blessures vives ; on parlait plutôt de rémission. Tout comme ma maladie qui peut, paraît-il, revenir un jour. Algérie mon algie, à quand la rechute ?

Je voyais moins souvent Didouche, il semblait préoccupé ces derniers temps. Il sortait peu, voire plus du tout, et un jour il disparut sans laisser d'adresse. Puis l'information circula sur les chantiers : nous avons appris que ses papiers lui avaient été fournis par la DST. Indicateur ou un agent français, on ne saura jamais. Cependant, tout s'éclaira pour moi ; je compris sa sollicitude et surtout les questions incessantes concernant mes cousins partis à Londres.

Cette trahison marqua profondément le foyer. La méfiance brisa les faibles liens entre les résidents. On ne partageait plus le thé et les couloirs devinrent silencieux. Lorsque j'ai quitté ce foyer, j'ai laissé derrière moi, des êtres déracinés, aux aguets, ne comptant sur personne avec, plus que jamais, la solitude comme compagne.

© 2006 – Franck Garot – Tous droits réservés.

Contact : franck.garot@free.fr

Nouvelle publiée dans le n°58 de la revue littéraire *l'Encrier renversé* (contact encrier.renverse@wanadoo.fr).